

UN NÉGOCIANT NEUCHATELOIS

*Jean-George de Bosset-de Castelfranc***Débuts.**

Dans l'ancienne Neuveville, qui ne comprenait guère que trois rues parallèles, avec Porte de Rive, Tour de l'Horloge et Porte Neuve qui se fermaient tôt le soir et dont les murs encerclaient une centaine de maisons pittoresques groupées au pied de la montagne de Diesse, naissait, en 1688, Jean-George Bosset, fils de Daniel et d'Isabeau Marin.

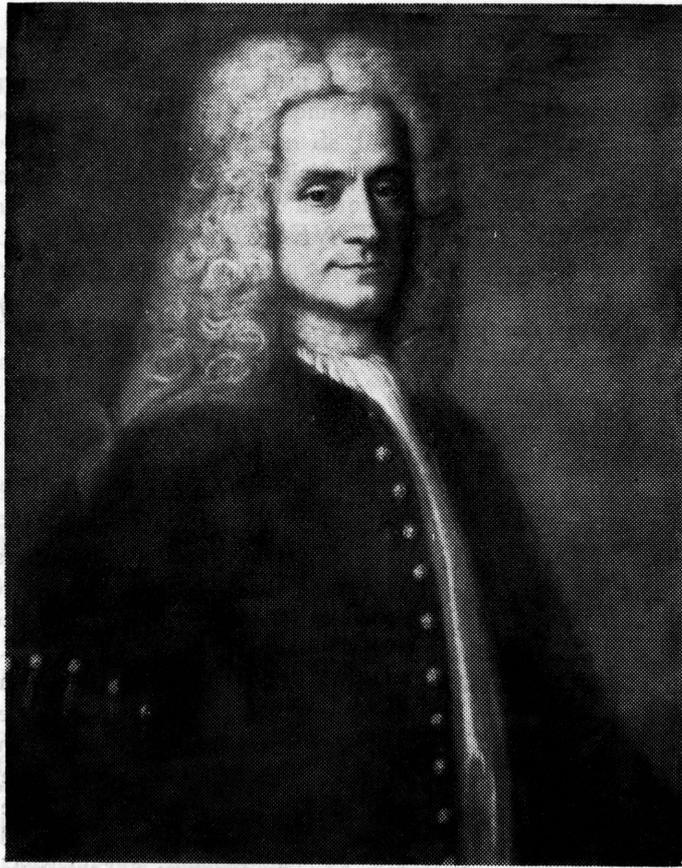
Fils d'un marchand enrôlé dans les milices et tué à Villmergen, en 1712, il perd sa mère encore enfant. Son éducation, à Neuchâtel, est surveillée par sa grand'mère Marie Marin, alliée Ostervald, fille du maître-bourgeois Louis Rosselet.

On lui apprend le métier d'horloger. Il part pour la Hollande à 19 ans, s'engage comme soldat à la compagnie des Indes en 1707 et arrive à Batavia. Pérégrinations au Bengale. Il est envoyé comme horloger du roi à Bantam, ville aux maisons disséminées au milieu d'un bois de cocotiers à l'extrémité occidentale de Java. En 1715, rentré à Batavia, il est fait bourgeois à la sollicitation du roi.

Au décès de sa grand'mère Marin, en 1716, Jean-George Bosset se voit désigner par un parent, Jean-Frédéric Ostervald, qui a promis de s'occuper de lui, un curateur, en la personne d'Anthoine Rougemont. Ce pupille de 28 ans, qui fait songer à la vieille France où une jeune fille bien élevée... n'était jamais majeure, est suivi de loin aussi par le grand Ostervald qui lui envoie à lire au milieu de Chinois à tresse et de bœufs du Bengale, ses fameux *Sermons* ! S'informant des missions chinoises, il lui recommande de toujours continuer à faire son « capital de la vertu et de la piété ».

Négociant à Batavia.

Durant douze années passées à Batavia, cette ville de l'Archipel asiatique, née en 1619, capitale de Java et de toutes les possessions hollandaises sur la rivière Tji-Livong, et qui n'était encore qu'un rectangle fortifié, échiquier de maisons alignées, entouré de murailles et sillonné de canaux nauséabonds et encombrés de détritrus, Bosset mène une vie active. De Neuchâtel et Genève lui parviennent d'importants envois d'horloges, de montres émaillées et de bijoux qu'il s'efforce de placer, ouvrant un comptoir à son nom. Travaillant sans relâche, il



Jean-George de Bosset, négociant.

(1688-1772)

(Peint par R. Gardelle, à Neuchâtel, en 1729. Propriété de M. Henry de Bosset, le Bied.)

s'adjoind des courtiers dont le réseau s'étend à tout l'Extrême Orient, Canton, Macao dans la province de Kouan-Toung, au Siam, en Cochinchine et ailleurs. Ses collaborateurs sont pères catholiques, enchantés de traiter avec chrétien probe et vertueux. Souvent, le commerce se fait par échange. Tandis que Bosset leur envoie des marchandises suisses, « galantries », épices ou curiosités de Java, ceux-ci, en retour, lui expédient thé, porcelaines, cuivres émaillés, étoffes, broderies, encre de Chine et bibelots.

Satisfait, Rougemont accueille, de son côté, d'immenses caisses de thé, couvre-pieds brodés d'or, diamants bruts, perles et cornalines où vont se graver armoiries ou monogrammes. Le front du curateur se plisse quelque peu lorsqu'au milieu de nos ancêtres il déballe ses caisses et ne retire du thé « boé » protégeant les porcelaines que fragments lamentables...

Le thé était, en effet, parfois déprécié par les débris de tout genre qu'il contenait. La meilleure qualité valait chez nous 6 livres la livre; l'inférieure 1,10 livre la livre; une tasse et une soucoupe de porcelaine bleue et blanche valaient une livre.



Charlotte-Marguerite de Bosset, née de Castelfranc.

(1708-1798)

(Peint par R. Gardelle, à Neuchâtel, en 1729. Propriété de M. Henry de Bosset, le Bied.)

En blanc uni, la moitié moins. Il s'agissait sans doute de la livre tournois qui représenterait environ 4 francs de notre monnaie.

Si des accidents se produisent dans les colis, des caisses sont parfois aussi volées ou se perdent comme par enchantement. L'emballage de plomb, du thé, se fissure; le contenu arrive moisi; les navires s'ensablent; il faut jeter du lest pour les renflouer; les envois de Bosset descendent parmi les poissons, jetant le désarroi dans leurs colloques...

D'autres malheurs éprouvent encore cet infatigable négociant que rien ne décourage. La maison des Missions de Canton s'écroule, écrasant quantité considérable de ses porcelaines. Ou bien ce sont les marchés qui sont inondés déjà de marchandises de concurrents. Une grosse idole de bronze, à mine renfrognée, émergée d'une caisse de thé, est si peu affriolante qu'elle reste dans les bras de Rougemont.

Jean-George Bosset ne va-t-il pas jusqu'à risquer de perdre la vie dans un naufrage ? Bien que ces revers provoquent de grosses pertes, il réussit à mettre

quelque argent à l'abri et va quitter cette ville de chariots, de pirogues, d'entrepôts, d'enseignes, de lanternes borgnes, de quais, d'allées hétéroclites, d'hôpitaux, de chantiers et de docks, cet ensemble extraordinaire qu'était jadis Batavia. Il se rapatriera le 25 octobre 1727.

Rapatrier n'est pas le mot. Arrivé en juin en Hollande, il fait encore un crochet par l'Angleterre et y séjourne assez longtemps pour épouser, à Londres, en 1728, une jeune fille, plus jeune que lui de vingt ans, Charlotte de Nautonnier de Castel franc, fille de Gédéon de Nautonnier et de Marie Wilkinson. Les seigneurs de Castel franc étaient huguenots venus de Castres en Languedoc, vers la fin du XVII^{me} siècle, pour se réfugier en Irlande.

A la « Rochette ».

Ces époux, dont on voit ici les portraits, viennent se fixer à Neuchâtel en 1729. Bourgeois de Neuchâtel, Bosset acquiert des hoirs de David-François Chambrier la propriété dite la « Rochette » qu'il agrandit de deux ailes.

La partie centrale de cette maison avait été édiflée vers 1711, par David-François Chambrier, lieutenant-colonel, sur un plateau hors de ville, celle-ci finissant aux Terreaux. On y accédait par un chemin de vignes, aujourd'hui avenue de la Gare. La façade comprenait trois avant-corps occupés par des balcons supportés par des colonnes doriques. Devant, régnait une vaste terrasse. Un escalier descendait vers le lac.

Jean-George y donne de belles réceptions. Il y pratique la plus large hospitalité et compte parmi ses hôtes Maupertuis, célèbre par sa brouille avec Voltaire et qui va publier à Berlin son *Essai de cosmologie*. De la Rochette, Maupertuis, qui s'est usé la santé dans de nombreux voyages, s'en va mourir à Bâle chez ses amis Bernoulli. On rencontre aussi, chez Bosset, Charles-Marie La Condamine, savant galopant autour de la terre afin d'en déterminer la dimension, et spirituel écrivain que l'Académie française accueille alors qu'elle n'est point encore coupole d'hommes politiques et de généraux.

Autour de la Rochette, Bosset augmente et améliore ses terrains cultivés en vigne. Afin d'écouler son vin, il fait ouvrir un débit, sous le nom de « Pinte de la Rochette », à la Croix-du-Marché, ruelle Fleury. Ne faut-il point tirer parti des plus belles caves de la région et entièrement taillées dans le roc ?

Mais son commerce de vin laisse à Bosset des loisirs; il rédige pour le roi de Prusse, un mémoire détaillé sur l'avantage qu'il y aurait d'ouvrir des comptoirs à Madagascar qui regorge d'épices, de café, de coton, de vignes et de cannes à sucre. Il suggère au souverain l'idée d'un établissement semblable à celui du Cap de Bonne-Espérance. Ces vues furent-elles prises en considération ? Peut-être flattaient-elles les Prussiens, encouragés de cette manière à contrecarrer la vieille influence française dans cette grande île de l'Océan Indien ? Elles étaient destinées sans doute à les inciter à s'implanter, comme le faisaient les Anglais, sur ces côtes lointaines !

Bosset, à Neuchâtel, élève sa belle famille, une fille et cinq fils dont il voudra placer les deux aînés, Jean-Frédéric et Abram, dans le commerce. Il entreprend dans ce but un voyage en Allemagne dont le récit, plein de charme et d'archaïsme, est consigné dans son journal.



Jean-George de Bosset, négociant.

Figurine de papier mâché, faite à Batavia vers 1726. (Propriété de M. Henry de Bosset, le Bied.)

Voyage à Leipzig en 1745.

Parti avec ses deux fils, dans le carrosse de Braillard, il parvient à Bâle en maugréant parce qu'on l'écorche vif et le laisse l'estomac vide malgré un louis payé par tête, repas compris. En route pour Francfort, « enclavés ou plutôt empaquetés avec dix personnes » dans un coche. Le coche roule de nuit dans les ornières qui se dévident de Fribourg-en-Brisgau à Rastadt. Après quatre jours de trot, visite d'Heidelberg et des caves de l'Electeur. Dieu sait si Bosset s'y connaît en tonneaux ! Il note ses critiques sur la bosse gigantesque d'Heidelberg, qu'on lui montre dans des caves « malfaites ». Comment vaudraient-elles celles de la Rochette taillées dans la pierre ? La cérémonie selon laquelle le maître tonnelier applique sur le derrière de chaque visiteur de la grande bosse trois coups d'un grand couteau de bois, n'est pas de son goût. Une demoiselle qui se trouvait avec lui dans le coche eût dû, lui semble-t-il, être exemptée de cette risible manifestation. Mais voici Francfort; il n'y placera point ses fils, « d'autant plus qu'on m'y faisait une peinture affreuse des débordements de la jeunesse ».

Dans la diligence, causerie avec deux étudiants et un ministre luthérien qui

roule vers Halle. Après qu'on leur eut « fait espérer un bon souper » dans une petite ville, le repas promis commence par une soupe à la « bière, blanchie avec quelques blancs d'œufs, en sorte que son acidité nous empêchât de nous en repaître ». Le rôti se trouve transformé en une pièce de lard inattaquable, puis surgissent des saucisses « dépêchées à la cheminée et nageant dans quelques œufs tout en glaires ». Après quoi, « la table étant desservie et levée, car dans toute l'Allemagne les tables sont attachées aux murailles (!), quelques gerbes furent apportées dans notre chambre et on nous en fit une litière ».

Le voyage repris, et après que les deux étudiants eurent, par malice, demandé d'acheter des cartes à jouer aux Moraves de M. Sesendorf, — démarche qui provoque une terrible exclamation d'une demoiselle, — l'on visite, à Fulden, fayences et porcelaines. Les descriptions techniques et les observations de Bosset sur les édifices en planches de roseaux de ces manufactures allemandes témoignent de son insatiable curiosité. Après tableau détaillé des salines de Keesen et de ses pompes souterraines, vues colorées de Naumbourg, Weisenfels et Leipzig !

Cette ville, où notre négociant arrive trente jours après son départ de Bâle, — ville où il vient placer ses fils, — est « revêtue de murailles et de bastions de briques », et il faut « quatre heures de chemin pour en faire le tour » ! Il y compte quatre portes et trois fausses portes. A l'Auerbachs-Hof, magnifiques étalages et coutume curieuse : « Toutes les dames de la première distinction viennent sans scrupule y étaler leurs beautés. Comme cette pratique m'avoit un peu choqué, j'en témoignai ma surprise à quelques amis qui me firent comprendre que ces dames de Saxe venoient pour y recevoir, de leurs fermiers, l'échéance de leurs rentes. » C'est l'occasion pour beaucoup de se rencontrer, et il en résulte même « des mariages et des naissances » ! Dans une rue, Bosset, toujours l'œil ouvert, tombe en arrêt devant une machine à repasser le linge, à rouleaux de bois et caisses lisses, qu'il décrit et dont il explique le fonctionnement.

Dans son journal, Bosset, décrivant Leipzig, n'oublie rien. Sa relation est remplie de savantes considérations sur l'alimentation de cette cité, sur ses services du feu, la police, les boucheries, les boulangeries, les laiteries, les fabriques de draps, de velours, de toile cirée et de papiers peints. De récentes applications de l'électricité le passionnent.

Les démarches destinées à placer ses deux fils dans le commerce aboutissent. Il installe l'aîné chez M. Fried, opulent Strasbourgeois, Rath-Herr de la ville. Son second fils est casé chez le conseiller Hohmann, riche marchand. Bosset va prendre le chemin du retour.

En résumant ses notes, au plus bref, et en observant ses réactions à l'étranger, n'apprend-on pas presque mieux à connaître ce négociant qu'en le suivant pas à pas dans nos rues ou nos salons ?

Nous ne saurions encore l'accompagner dans un voyage qu'il entreprend en 1748, à Dresde, Berlin, Potsdam, — où Nicolas de Béguelin lui suggère d'offrir au fils du roi un rouleau de dessins ramené de Chine, — à Charlottenbourg, Hambourg, en Hollande, à Londres où il retrouve les Castelfranc, à Paris, Versailles ou Marly, ville qui lui procure une description détaillée du système de pompes à quatorze roues servant à élever les eaux des cascades de l'endroit.

Bosset était bien le type du négociant neuchâtelois de jadis pour qui tout ce qu'il voyait ne devait avoir de secret.

Vers la fin d'une carrière.

Si les voyages, intelligemment conçus, ouvrent l'esprit, il est un âge où l'on aime se retremper dans une atmosphère de calme que l'on ne trouve que chez soi en écoutant le tic-tac de la pendule, assis près de sa cheminée, le visage à la flamme. La Rochette n'était-elle pas, pour Bosset, douce retraite ? Les années ont passé. Ses fils ont grandi. Ils ont fait leur chemin. Les uns ont fondé un foyer. L'aîné, Jean-Frédéric, allié Judith Girard, maître-bourgeois et banneret de Neuchâtel, est la souche de la génération actuelle chez qui se retrouvent les papiers de Jean-George. Abram, allié Charlotte de Luze, devient l'associé de la maison Pourtalès-de Luze et de la fabrique de Cortaillod. Charles-Abel passera conseiller d'Etat. Leurs autres frères serviront à l'étranger.

Bosset avait acheté, au Faubourg, deux jardins où une tradition erronée lui prête d'avoir fait construire un élégant pavillon contenant salons et salles de réception. Il y aurait donné (à l'âge de 76 ans !) des fêtes à la société neuchâteloise du temps ? Il s'agissait de la « Petite Rochette ». C'est aujourd'hui l'immeuble n° 60 du faubourg de l'Hôpital. Si en réalité il en acheta le terrain, la « Petite Rochette » fut construite par l'un de ses fils, Abram de Bosset-de Luze, d'après des plans conservés au Bied, de l'architecte E. Ritter, en 1764. Les jardins en question avaient fait l'objet d'une avance d'hoirie.

Bien qu'ayant laissé des travaux sérieux, *Lettres à Ostervald*, traitant de la conversion des idolâtres aux Indes, ou *Etat du christianisme en Orient*, Jean-George Bosset est de caractère gai; il écoute avec grande joie Maupertuis lui jouer de la guitare et chanter des couplets de son cru, paroles et musique !

Lorsqu'il meurt à la Rochette, le 15 mars 1772, à 84 ans, ayant derrière lui une magnifique carrière, il est aveugle depuis quelque temps. Sa femme lui survit vingt-six ans. Ses cinq fils sont anoblis par la Prusse, en 1787; les lettres du roi y comprennent leur père, à titre posthume. Que devint la Rochette ? Ses héritiers, en 1801, la vendront à Charles-Daniel de Meuron, dans la famille duquel elle est restée soixante-dix ans. Elle passera ensuite, par alliance, aux Du Pasquier. Jean-George de Bosset et ses fils avaient offert à la Confrérie des vigneronns de la Neuveville, en 1762, pour le renouvellement de leur bourgeoisie, un superbe vase d'argent doré, chargé de motifs décoratifs et au couvercle surmonté d'une grappe de raisin de vermeil, symbole de l'amour du terroir et de ses récompenses.

Nous illustrons ces lignes d'une plaisante statuette en miniature, — figurine de papier mâché, — confectionnée à Batavia, conservée au Bied dans une cage de verre et représentant Jean-George de Bosset en dignitaire chinois. On le reconnaît fort bien.

Le livre qu'il tient, grand ouvert, serait-il le recueil des *Douze Sermons* que le grand Ostervald fait éditer en 1725 et qu'il lui dépêche... à travers l'Océan ?

[Inédit.]